



société

**Paris Match. Peut-on parler de 2018 comme d'une année faste en termes de commémorations ?**

Jean-Noël Jeanneney. Le hasard du chiffre 8 amène à évoquer plusieurs moments. Le centenaire de la fin de la Première Guerre mondiale est le plus important. Je pense aussi au cinquantième des événements de Mai 68 ou à la belle révolution de 1848.

**Jean-Noël Jeanneney, historien**  
**« COMMÉMORER, C'EST UNE FAÇON DE SE DIRE FRANÇAIS »**

*Membre du Haut Comité des commémorations nationales, l'ex-ministre de François Mitterrand analyse l'intérêt des Français pour leur Histoire.*

INTERVIEW **ERIC HACQUEMAND**

**Qui détermine le programme des commémorations ?**

En dernier ressort, le président de la République. Le Haut Comité des commémorations nationales est chargé de dresser une liste de dates anniversaires, en les hiérarchisant. Il y a profusion.

**La liste de 2018 va du centenaire de 1918... à la première diffusion des "Shadoks" en 1968 !**

Il ne s'agit là que de propositions à l'attention du public. Cela ne veut pas dire que la nation va se lever tout entière pour commémorer les Shadoks ! Il faut distinguer ce qui relève de la simple évocation d'anniversaires notables et le choix par l'Etat de donner un éclat particulier à un événement majeur, comme pour le bicentenaire de la Révolution en 1889.

**Dans un rapport de 2008, l'historien André Kaspi estimait que "la multiplication des commémorations diminue l'effet de chacune d'entre elles". Etes-vous d'accord ?**

Non. Si l'Etat central organisait avec faste deux événements par semaine, on pourrait se poser la question, mais ce n'est pas le cas. Beaucoup de commémorations sont d'ailleurs dispersées sur le territoire.

**Pourquoi ces moments sont-ils si importants ?**

Une nation a besoin de savoir d'où elle vient pour analyser ce qu'elle est et décider où elle va. Certes, si on conduit la voiture en ne regardant que dans le rétroviseur, le risque est de heurter un platane. Mais



Au musée Clemenceau le 21 décembre dernier.

le passé doit être connu pour éclairer l'avenir. J'ajoute que commémorer les moments qui ont scandé l'histoire de notre pays, c'est aussi une façon de réfléchir à la diversité des rythmes de celle-ci.

**Que voulez-vous dire ?**

L'Histoire ne se résume pas à une succession d'événements de surface. Elle est dessinée par des mouvements beaucoup plus profonds, parfois séculaires. L'appel du 18 juin, par exemple, est un moment prodigieux mais impossible à expliquer si l'on ne comprend pas la personnalité lentement forgée de Charles de Gaulle, les relations sur le long terme entre la France, l'Allemagne et la Grande-Bretagne, etc. Commémorer, c'est concentrer l'attention du public sur un fait éclatant. Mais c'est aussi l'inciter à com-

**« RAPPELER LA GRANDEUR DE NOTRE PAYS N'EST PAS FORCÉMENT UNE NOSTALGIE »**

prendre la complexité de l'Histoire, une façon de nourrir le civisme et de susciter chez les jeunes une curiosité stimulante.

**Encore faut-il attirer du public...**

Le risque de la routine existe, impuissante à faire comprendre la fécondité du passé. Mais on peut le surmonter. Le défilé de Jean-Paul Goude organisé le 14 juillet 1989 réunit plus d'un million de personnes sur les Champs-Élysées, et la télévision le diffusa dans le monde entier. Et cet anniversaire fut l'occasion d'une foule de fêtes et d'explications, à l'école et ailleurs.

**Dans un monde globalisé, la commémoration est-elle au service de l'identité ?**

Oui, souvent. C'est une façon de se dire français, d'expliquer notre spécificité

tout en défendant une ambition universelle. Commémorer la Révolution, c'est ainsi rappeler que les Français ont promu les droits de l'homme pour eux-mêmes mais aussi pour l'humanité tout entière, pour le monde des autres qui n'a pas cessé et ne cesse pas de nous enrichir. Je n'accepterai jamais que le beau mot d'"identité nationale" soit monopolisé par des gens qui en ont une vision rabougrie, égocentrée, anxieuse.

**Le rappel du passé n'entretient-il pas l'illusion de la puissance ?**

Rappeler la grandeur de notre pays n'est pas forcément une nostalgie. C'est un tremplin pour des élans nouveaux. A condition que cette fierté ne se dégrade pas en arrogance. Et qu'elle n'implique pas l'omission des moments où la France a violé, souvent dans le sang, ses principes les plus nobles.

**Le risque n'est-il pas aussi d'entretenir des divisions ?**

Certains le craignent et prônent l'oubli, quasiment par décret. Grave erreur : connaître nos déchirements d'hier, sans anachronisme, aide au contraire, par leurs leçons, à surmonter les antagonismes d'aujourd'hui, en ce qu'ils ont de plus délétère.

**Emmanuel Macron a-t-il une pratique singulière de la commémoration ?**

Il est un peu tôt pour le dire. Rendez-vous dans cinq ans. J'étudie dans mon livre ses relations avec l'Histoire, dont il est bon connaisseur. Le 11 novembre, en inaugurant la galerie rénovée du musée Clemenceau, il a signifié l'importance du souvenir des douleurs de 1918, comme de celui de la victoire. Que fera-t-il du cinquantième de Mai 1968 ? Discretion ou tonitruance ? On en est déjà curieux. ■

[@erichacquemand](#)

*«Le récit national. Une querelle française», éd. Fayard, et «Le moment Macron. Un président et l'Histoire», éd. Seuil.*